

ALAIN TISSOT

DU SHOW-BIZ POUR LES MOCHES



Alain Tissot

Du show-biz pour les moches

© Alain Tissot, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9509-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants
ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être
que le fruit d'une pure coïncidence.*

Il faisait nuit quand le ciel lui tomba sur la tête,
Elle ramassa les étoiles répandues sur le sol et s'en fit un collier.

Chapitre 1

La jolie dame n'a pas d'états d'âme

La minuscule montre en platine, à son bras couleur miel, indique 19 heures moins cinq minutes. Depuis un moment déjà, des groupes d'hommes et de femmes s'agglutinent devant l'entrée du bâtiment comme un essaim géant qui aurait entrepris de butiner la façade du grand cube de verre.

L'habitacle de la berline sue le tabac malgré l'ouverture des deux vitres latérales censée chasser la fumée et les relents de nicotine. Julia écrase avec difficulté une énième cigarette dans le petit cendrier qui demande grâce depuis longtemps. L'air, exceptionnellement doux, de cette soirée d'avril lui caresse les joues et s'amuse avec les mèches de cheveux qui pointent de sa nuque. Combien sont-ils ? Une centaine, peut-être maintenant, à attendre l'ouverture des portes par l'huissier habilité à tourner les clés. Depuis son poste d'observation, Julia peut sentir l'excitation de la masse compacte et grise que quelques vêtements, inspirés par le printemps tout neuf, tachent de couleurs vives. Une clameur la prévient que les choses bougent enfin. Après un rapide examen de son maquillage dans le rétroviseur intérieur, elle attrape son sac et sort de la voiture avec la désinvolture étudiée des femmes habituées à être regardées.

Quand elle atteint à son tour l'entrée de l'Hôtel de ville, l'essaim s'est déjà envolé vers la grande salle ovale du conseil, destination de sa migration bruyante et joyeuse. Dans le grand hall, qui inflige aux visiteurs les portraits des présidents successifs du pays, la jolie dame accélère le pas faisant résonner la voûte du bâtiment du claquement de ses escarpins. Julia aperçoit l'appariteur posté à l'entrée de la salle du conseil. Il filtre et compte -elle remarque le mouvement silencieux de ses lèvres- ceux qui franchissent le seuil. Julia le connaît pour l'avoir souvent croisé dans les coursives de l'Hôtel de ville du temps où elle les fréquentait. Lorsqu'elle arrive près de lui, l'homme de type eurasien, qu'elle a toujours trouvé à son goût, a déjà rendu les armes.

— On va vous trouver une petite place, madame Bergson. Mais vous n'aurez probablement pas de siège.

— Merci Liam, ce n'est pas grave. C'est déjà complet ?

— J'ai rarement vu ça. Ceux qui viendront maintenant suivront la soirée sur les écrans dans le hall. On les a installés ce matin.

Julia jette un œil aux deux télévisions géantes situées de part et d'autre d'un cadre sans images. Ce n'est pas une œuvre abstraite -genre carré blanc sur fond blanc- dont raffole l'élus chargé de la culture, mais la dernière lubie de la maire fâchée, à mort, avec l'actuel chef de l'État et tout ce qu'il représente. Sa gueule de play-boy survitaminé a été retournée contre le mur où il teste son charme ravageur sur les araignées et les blattes qui courent derrière la toile tendue.

Dans son dos, Julia entend une femme chanter : « J'ai pas de radis pour l'paradis. Mon bon Saint-Pierre, fais-moi crédit... »

— Désolé madame, lui dit l'appariteur. La salle est pleine. Je ne peux plus laisser entrer personne. Question de sécurité...

— Méchant homme mais joli garçon, minaude la jeune femme.

— On s'en va ? demande la petite fille qui lui tient la main.

— Pas question. On est là, on y reste. On verra p'tête pas mais on entendra et puis y a les télés sur les murs, tu les vois ma chérie ?

Julia est entrée dans la salle de forme ovale. La plupart des gens sont debout et le resteront. Comme elle. Le brouhaha est celui d'une salle de spectacle excitée et impatiente avant le lever du rideau. Julia se dit que la plupart de ces hommes et de ces femmes étaient déjà là le soir de l'humiliation de Simon. Même lieu, même heure et même frivolité. Elle soutient quelques regards surpris ou hostiles et devine des murmures qu'elle n'entend pas.

— C'est la Bergson. Qu'est-ce qu'elle fiche là ?

Julia campe près d'un mur en trompe-l'œil qui lui fait penser à de vieux films expressionnistes en noir et blanc. Un homme, assis au milieu des bancs squattés par les groupies de Macha, lui fait un signe de la main. C'est un journaliste qu'elle a croisé lors des obsèques de Simon et qui se retient de la rejoindre pour lui parler et sentir, surtout, la caresse de son regard vert. Ce soir, une place assise vaut de l'or et les deux émeraudes, aussi belles soient-elles, ne font pas le poids. Le reporter reste donc vissé à son siège en maudissant, vaguement, ses réflexes

de boutiquier. Julia, qui lui rend son sourire, le voit replonger dans ses notes avec fébrilité.

À quelques mètres de là, c'est le calme plat. Aucun élu n'a encore pénétré du côté de la salle où va se jouer la pièce. Les lumières sont en veilleuse comme elles le sont, parfois, sur les scènes qui espèrent leurs acteurs. Dans la semi-pénombre, un huissier aligne des dossiers cartonnés sur les bureaux des conseillers. Julia le regarde sans le voir, vide de toute émotion. La jolie dame, ce soir, n'a pas d'états d'âme. Elle se contente d'attendre Macha qui, elle, n'attend pas Julia. Ou alors pas comme ça... Plus tard, lorsque le juge lui signifiera qu'il retient la préméditation, Julia Bergson ne verra aucune raison et n'aura, surtout, aucune envie de nier l'évidence.

Un an plus tôt

Chapitre 2

Les brioches du président

Les files s'allongent aux trois caisses ouvertes de la surface commerciale.

— D'habitude, c'est un jour creux, dit Josette, l'une des trois caissières au travail ce matin. C'est pour ça qu'ils font des promos sur les légumes et les fruits. Moins 20 % quand même !

Josette fait voyager les boîtes de conserve et les surgelés de sa main gauche à sa main droite. Ses coudes, grippés par l'arthrose, lui interdisent les mouvements d'amplitude. Chacun de ces gestes lui impose une rotation du tronc. Elle abat pourtant le même travail que les autres, l'œil aux aguets. Josette surveille, inspecte les sacs et les profondeurs des cabas qui défilent devant sa caisse. Josette respecte scrupuleusement les consignes de sa chef qui radote « qu'on peut tout demander aux clients si on y met les formes. »

— Faut pas se faire d'illusions, ici, y a du coulage comme dans tous les commerces. Y en a pas un qui peut se vanter du contraire, prétend Mariette, la trentaine sexy.

Mariette, méconnaissable, a perdu une quarantaine de kilos à la suite d'un traitement hormonal. Ses collègues se sont frotté les yeux quand elle est revenue au taf pomponnée comme une poupée de tombola. Ils lui ont, aussi, bien gâché son plaisir car, à l'exception de Josette, personne -et surtout pas les autres caissières rondouillardes et malades de jalousie- ne lui a fait l'aumône d'une question. Mariette n'a pas donc pas pu justifier ses heures supplémentaires, mal vues par le personnel du magasin, mais qui paieront sa nouvelle garde-robe. Son passage du 44 au 36. Le passage de la ligne...

Deux clientes, agitées, squattent un coin du rayon boulangerie, Tempête sous les crânes.

— Je l'ai vu et il m'a vu, pas gêné. Il a débouché une bouteille d'alcool et il en a vidé la moitié d'un coup. Et pis, il a recommencé avec une autre. Faut leur dire,